
Largeaud-Ortega Sylvie, 2012 - *Ainsi Soit-Île. Littérature et anthropologie dans les « Contes des Mers du Sud » de R.L. Stevenson.*

Paris : H. Champion, 618 p.

J.-P. Doumenge

**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/com/6948>

DOI : 10.4000/com.6948

ISSN : 1961-8603

Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2013

Pagination : 377-381

ISBN : 978-2-86781-853-0

ISSN : 0373-5834

Référence électronique

J.-P. Doumenge, « Largeaud-Ortega Sylvie, 2012 - *Ainsi Soit-Île. Littérature et anthropologie dans les « Contes des Mers du Sud » de R.L. Stevenson.* », *Les Cahiers d'Outre-Mer* [En ligne], 263 | Juillet-Septembre 2013, mis en ligne le 20 mai 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/com/6948> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/com.6948>

© Tous droits réservés

Largeaud-Ortega Sylvie, 2012 - Ainsi Soit-Île. Littérature et anthropologie dans les «Contes des Mers du Sud» de R.L. Stevenson. Paris : H. Champion, 618 p.

Lorsque Robert Louis Stevenson embarque en 1888 pour les îles du Pacifique, il est déjà un écrivain célèbre. Les écrits rassemblés en 1891 (par son éditeur) sous le titre «*In the South Seas/Dans les Mers du Sud*» sont au cœur de la réflexion d'*Ainsi Soit-Île* initiée par Sylvie Largeaud-Ortega. Il s'agit d'essais et d'articles élaborés par Stevenson au fur et à mesure de ses visites faites dans différents espaces insulaires (Marquises, Tuamotu, Tahiti, Upolu et Hawaïi) ou lors d'escales (en Micronésie, en Nouvelle-Zélande, à Sydney et en Nouvelle-Calédonie). Il y dévoile un talent d'observateur des sociétés multiséculaires océaniques, restituant avec beaucoup de justesse leurs contacts avec les premiers Occidentaux (Européens ou Américains, missionnaires ou trafiquants).

En bon anthropologue, il pratique « l'observation participante », ce qui aboutit à un décryptage approfondi des sociétés visitées et des expatriés, occidentaux ou asiatiques, qu'il a eu l'occasion de côtoyer. Cette méthode lui permet de cerner les logiques d'action des différents groupes (autochtones ou allochtones), de mettre en évidence leurs différences de comportement, la place des métis dans les différents territoires coloniaux visités et, ce faisant, d'ouvrir un dialogue interculturel à l'échelle du Pacifique.

D'une santé précaire, Stevenson devait s'éteindre en 1894 au milieu des Polynésiens dont il avait voulu partager la vie, les joies et les peines. Surnommé Tusila (« celui qui écrit des histoires ») par les gens d'Upolu, il a joué un rôle actif au profit de sa communauté d'adoption, ayant été coopté coutumièrement à la charge de *mataï*. Sa fonction le conduisit parfois à affronter les autorités coloniales allemandes implantées dans les îles occidentales de l'archipel samoan.

Comme le souligne Sylvie Largeaud-Ortega, Stevenson utilise divers événements dont il a été le témoin pour évoquer, dans ses écrits, la structure des sociétés océaniques. Sa restitution comporte toujours une touche romanesque très personnelle. S'ils n'ont jamais eu de visée scientifique, ses essais décrivent avec minutie des réalités sociales souvent complexes, renvoyant à des jeux de rôles codifiés. Son mérite d'auteur est de rompre avec la vision idyllique des îles du Pacifique, mythe abondamment véhiculé jusqu'alors dans la littérature, à la suite des chroniques de voyage émanant de Bougainville : depuis le

passage à Tahiti de ce grand navigateur, l'Océanie insulaire s'identifiait à un « paradis terrestre », à un monde miraculeux (où chaque nouvel arrivant faisait l'expérience d'une « providentielle renaissance »), pourvu d'un printemps éternel et d'une nature généreuse, habité par de bons sauvages et des femmes lascives.

Stevenson révèle le caractère factice, illusoire et mensonger de ce mythe, tout en sachant puiser au plus profond du monde océanien des valeurs incontestablement épiques, rappelant au passage que ce monde peut être violent parce que périodiquement soumis à des phénomènes telluriques et climatiques de grande ampleur ou à l'affrontement des groupes humains. Il mentionne aussi, avec beaucoup de justesse, tout à la fois la déchéance d'Occidentaux venus « faire fortune dans les îles » et les effets dévastateurs des impérialismes coloniaux sur les sociétés insulaires préétablies. Il révèle surtout le caractère ordonné de ces sociétés et le sens de l'hospitalité des Polynésiens qu'il a rencontrés.

À partir de l'observation de diverses formes de métissage, il évoque enfin les possibilités de construction, à plus ou moins long terme, de sociétés locales à fondements pluriethniques, sans jamais omettre que « c'est la femme océanienne qui guide l'insulaire sur les traces des ancêtres oubliés, tout en indiquant à l'Occidental la voie du sacré, seule clé d'accès à la connaissance du Pacifique ». Effectivement, dans ce monde géographiquement morcelé à l'extrême, toute femme joue, ici plus qu'ailleurs, un rôle essentiel, comme mère, dans la transmission des valeurs culturelles fondamentales aux jeunes générations, tout en concourant, après filtrage, à l'adoption d'éléments étrangers utiles au bon renouvellement de la vie quotidienne.

Chez Stevenson, « l'invitation au voyage se referme en boucle » : sa rêverie nous ramène régulièrement en Grande-Bretagne. Son propos est tout à la fois exotique et ethno-centré. Souvent, il nous invite à une lecture allégorique ; les personnages qui se meuvent dans ses textes sont parfois présentés comme des héros dignes de l'antiquité gréco-romaine. Mais d'une façon générale, il peint la réalité perçue plutôt qu'une fiction romancée à l'extrême. La combinaison de la narration réaliste et de la chronique allégorique aboutit à une sorte de « flux » et de « reflux » d'images et en définitive à l'élaboration d'un nouveau mythe des îles des Mers du Sud, fait de beauté et de laideur, de calme et de violence, de bons « mecs » et de sales « types ».

Ce n'est pas le moindre mérite de Sylvie Largeaud-Ortega que de l'avoir parfaitement restitué, tout en rappelant que Stevenson laisse toujours à son lecteur le soin de se faire sa propre opinion. Il ne s'en tient pas à l'évocation d'un monde ancien idéalisé. Il se veut analyste du contemporain, d'où son

intérêt privilégié pour la marque de « l'impérialisme » dans un monde îlien diversifié : pour le nouvel arrivant occidental, il s'agit ni plus ni moins que d'instaurer de manière exclusive la trilogie « un commerce, une colonie, une mission ». En 1767, le navigateur Wallis n'a-t-il pas nommé Tahiti « l'île du roi Georges III », rappelant ainsi sa volonté de voir cette île incluse dans la mouvance britannique ?

Stevenson restitue les rapports dominants-dominés qui structurent l'espace impérial des puissances coloniales, le despotisme des nouveaux maîtres travestis en « Robinson », l'aboiement des transmetteurs d'ordres, le silence des soumis, le camouflage discret de leurs mandataires sacrés (mesure visant à éviter l'écroulement complet des structures sociales préétablies). Le « Blanc » qui apparut aux Océaniens comme un nouveau « Dieu » à qui les chefs n'hésitaient pas à accorder une de leurs filles pour pouvoir bénéficier d'une nouvelle « alliance » fructueuse, fut très vite identifié à l'oppresseur, prélevant des hommes pour en faire de quasi-esclaves au sein de grandes plantations (canne à sucre et cocotiers, caféiers ou cacaoyers). Certes, Jésus Christ, le « Dieu venu avec les Blancs », est invoqué peu à peu avec assiduité par les insulaires, mais les maladies et l'alcool importés par les bateaux des Occidentaux ont fait leur œuvre de mort, d'où le sentiment de « fin du monde » se propageant rapidement au sein des communautés traditionnelles autochtones.

Avant tout autre, Stevenson a dénoncé le fait que, consciemment ou inconsciemment, l'Occidental dépouillait l'Océanien de son identité pour mieux s'imposer à lui. Même s'il sait gré à certains missionnaires intègres de lui avoir permis de réussir son immersion en milieu océanien, il dénonça avec force la participation de nombreux autres à l'œuvre impérialiste des puissances occidentales alors qu'il aurait voulu les voir jouer le rôle de médiateurs interculturels conciliant les valeurs éthiques des Océaniens et celles des Occidentaux. De même, il stigmatise la décrépitude de bien des colons, l'immoralité des *beachcombers* (trafiquants sans foi ni loi pratiquant du troc sur les littoraux) et la sottise des agents des administrations coloniales.

Néanmoins, Stevenson se garde bien de dresser une liste sordide des archétypes coloniaux ; il prend plutôt plaisir à faire interagir des personnages qu'il a eu l'occasion de côtoyer. On a donc droit, au fil de ses écrits, à une palette de personnalités pittoresques qui pensent manipuler les autochtones alors que ce sont eux qui sont le plus souvent soumis à la manipulation par les locaux. Pris au piège du mirage occidental lors des premiers contacts avec l'ordre colonial, ces insulaires ont très vite su retrouver, avec plus ou moins de bonheur, le « chemin de la coutume ancestrale » et l'art de la manipulation des « nouveaux venus ».

De par son vécu samoan, Stevenson a pris conscience que les expatriés occidentaux évoluaient pour la plupart en marge des communautés autochtones, n'adhérant à aucune de leurs préoccupations fondamentales ; bien sûr, les expatriés qui exerçaient le contrôle politique des îles du Pacifique, au nom d'une puissance coloniale, influençaient l'évolution des collectivités locales, mais cette influence lui apparaissait n'être que corrosive. Et comme ces expatriés étaient en général très individualistes, ils ne manquaient jamais une occasion de se déchirer entre eux ; souvent isolés, ils lui paraissaient particulièrement vulnérables.

Comme Sylvie Largeaud-Ortega l'indique fort bien dans son ouvrage, dans l'Europe des années 1880-1900, le point de vue de Stevenson « heurtait de plein fouet l'idéologie dominante ». Son œuvre en Océanie fut au début tenue dans l'oubli ou méprisée. Pourtant, durant le premier tiers du XX^e siècle, elle allait influencer divers auteurs aventuriers, dont J. London, producteur lui aussi de « *Contes des Mers du Sud* ». Ces auteurs ont dit avoir été attirés par les pages que Stevenson livraient sur l'acculturation des Océaniens (soumis à la « modernité » importée), en marge de la description mordante des expatriés. En découvrant l'aspiration des Océaniens à capter des éléments de confort et de notoriété enviés aux Occidentaux, Stevenson évoque un débat toujours actuel des sociétés insulaires du Pacifique : comment concilier « tradition » et « modernité » pour le bien être du plus grand nombre ?

Ce faisant, il révèle les manipulations et les déviations qui polluent ce débat fondamental. Si les valeurs du christianisme ont pu progressivement être incluses dans la tradition insulaire, l'argent reste le catalyseur, à la fois envié et honnis, de la modernité importée, à l'échelle des individus. Corrélativement, Stevenson aborde le rapport des insulaires à leur terre d'élection : ce rapport est traditionnellement empreint de sacré puisque la terre est le bien inaliénable des ancêtres divinisés autant que des vivants et des générations à venir.

Dès lors, les aliénations foncières consenties sous la pression des milieux coloniaux déterminent non seulement une perte grave en capital économique (l'essentiel de la production traditionnelle des Océaniens étant agricole), mais plus encore la rupture brutale de la cohésion sociale (le rapport à la terre variant grandement selon qu'un groupe est perçu comme « premier habitant » de l'île ou simple « nouveau venu »). Le statut social des groupes coutumiers et la position des individus qui en sont membres sont en effet fonction de leur lien de proximité avec les premiers défricheurs et leurs mandataires cadastraux.

Comme l'écrit Sylvie Largeaud-Ortega, pour tout territoire insulaire, la référence aux origines participe à la définition de l'identité des groupes résidents : pour être harmonieux, le présent doit donc être la reproduction

fidèle du monde voulu par les ancêtres, d'où le conflit latent entre les tenants de la tradition multiséculaire et les représentants des puissances coloniales. La narration de Stevenson se veut riche aussi au plan de la description de la vie quotidienne et de l'évocation de divers moments sacrés de cette vie ; il évoque en particulier les dons et les contre-dons ritualisés qui servent de liens entre les hommes ou les sacrifices religieux mettant les communautés humaines en relation avec leurs dieux et leurs divinités.

Stevenson nous propose des voyages de type initiatique pour nous transmettre ses impressions sur la vie des Insulaires du Pacifique au contact des Occidentaux. Il note la dépendance croissante des Insulaires vis-à-vis du bateau de ravitaillement frété par un commerçant local particulièrement entreprenant ou une mission chrétienne financièrement bien dotée. Compte tenu de l'aliénation de nombreux jeunes Océaniens aux signes extérieurs de richesse des expatriés, il constate que le renouvellement des sociétés insulaires est fonction de la place accordée aux femmes. Les femmes occupent donc une grande place dans les récits de Stevenson, comme dans les sociétés polynésiennes qui ont su préserver leurs traditions. Ce sont elles en effet qui recadrent les hommes dans leurs excès, leurs délires ou leurs faiblesses : « pour avoir autorisé le Génie occidental à prendre la place du *mana* divin, les îles se sont laissées maîtriser [un temps] par l'Occident ».

Comme le mentionne à plusieurs reprises Sylvie Largeaud-Ortega, Stevenson ne tranche jamais entre « réalisme » et « fantastique » ; il préserve ainsi la dimension mystérieuse de la culture polynésienne, dans l'attente de la prise de relais par de jeunes auteurs du Pacifique : « Le cordon narratif des écrits stevensoniens offre un soutien à cette société océanienne, au même titre que la corde qui soutient le faîte de la maison polynésienne. » En l'occurrence, le conte n'est-il pas dans la littérature occidentale la forme qui valorise le mieux les traditions orales ? Cette formulation était donc parfaitement adaptée à la transmission de la culture océanienne et de ses mythes.

En définitive, le travail d'érudition ethno-géographique et littéraire, mené par Sylvie Largeaud-Ortega sur l'œuvre océanienne de Stevenson, s'avère être extrêmement riche d'enseignements. Pour qui aime le Pacifique et le connaît en profondeur, son livre fort de 618 pages se lit avec grand intérêt, voire avec passion.

J.-P. DOUMENGE³

3. Professeur, Université Paul Valéry, Montpellier; mél : doumenge.jp@free.fr